

LE MARABOUT ROUGE

SUITE ET FIN

CE ne fut que dans la nuit avancée qu'un canot, glissant au milieu des ténèbres, vint déposer Sa Grandeur et son compagnon, Mgr Gillard, sur la rive. Les portes de la ville étaient fermées, à cette heure. Les sentinelles arabes crièrent leur : *Qui vive!* qui ne fut pas compris des deux voyageurs, et, ne recevant pas de réponses, elles allaient faire feu, lorsqu'une voix, dans la nuit, fit entendre que c'était le grand marabout des Roumis. La porte resta close, mais les fusils se relevèrent et l'archevêque dut se résigner, en attendant le jour, à se réfugier au poste de la Douane. Le lendemain matin, il passait en voiture sous des arcs de triomphe; les Arabes, descendus par centaines de la montagne, lui faisaient escorte, et les autorités lui adressaient des discours. On le traitait en souverain, mais les débuts offraient un contraste piquant avec ce chaleureux accueil.

La Tunisie était ruinée à cette époque; c'est cette ruine qui nous l'a livrée, et Mgr Lavignerie, avec sa profonde connaissance des hommes et des choses, vit tout de suite le point faible de la situation. « C'est par la charité qu'on rachètera ce peuple de la barbarie », écrit-il après une première visite sommaire, « partout où il y a un homme, nous mettrons un écu ».

On s'imagine facilement si ce programme fut encouragé par les populations qui allaient bénéficier de ses largesses! En quinze jours de temps, il fonda un hôpital, un asile pour les vieillards; il institua la visite des malades à domicile; fit entrer le bey dans ses desseins, y intéressa la colonie européenne et, avant de partir, trouva encore

moyen d'installer quinze jeunes esclaves nègres rachetés sur le marché de Tripoli, les mettant sous la surveillance des Pères blancs, et destinés à servir de pépinière de prêtres indigènes pour les missions des grands lacs.

Quinze jours pour tout cela! Ce n'était vraiment pas trop, mais c'était assez pour cet homme prodigieux. Il repartit ensuite et alla presser l'envoi des auxiliaires de son zèle, prêtres, sœurs, argent, pleins pouvoirs; mais déjà la conquête morale



CATHÉDRALE SAINT-LOUIS, A CARTHAGE.

était faite, le « protectorat religieux établi »; il n'y avait plus maintenant qu'à régler les détails.

Quand il revint, ce ne fut plus par une sombre nuit de tempête, comme un malfaiteur sur qui l'on braque un mousquet. Il y arrivait à bord de l'avis français *Le Cassard*, et l'ancienne reine des mers s'offrit à lui, de loin, sur son trône de ruines, dans sa solitude mortelle. Quel contraste avec le riant aspect d'Alger! La côte montagneuse revêt constamment un manteau d'herbes grises, que le soleil



roussit par places, et la roche du Bon Cornil, qui ferme l'horizon, dresse ses cimes comme deux cornes menaçantes.

La rade est mauvaise pour le navigateur, l'aspect crayeux de la ville est triste, les villas, éparses dans la campagne aride, sont sans caractère, et, quand on aborde les quais croulants de Tunis, on a le sentiment profond d'une grande déchéance, d'une irrémédiable chute. Et alors, l'image d'autrefois se dresse avec l'imprécision du rêve dans l'âme attristée; on se souvient de ces temples de marbre baignés par la blanche lune qui, maintenant, quand elle se lève sur Carthage, ne caresse plus de ses doux rayons que la ronce épineuse qui sert de linceul aux grandes ruines, on croit entendre les clameurs de ces mercenaires qui faisaient trembler Rome, et, quand la tempête gémit au fond du golfe, on cherche les galères d'Annibal.

Mgr Lavigerie se montrait poète à ses heures, son esprit embrassait tout ce qui était beau et grand; la tristesse de Carthage l'émut et, comme son rêve à lui ne pouvait demeurer stérile, il voulut ressusciter ce qui était mort, dans la mesure des forces humaines. Il mit la pioche aux mains de ses Pères (que ne leur faisait-il pas faire, suivant les circonstances!) et l'on vit alors sortir de terre, sous l'habile direction du Père Delattre, connu maintenant de tout le monde savant par ses admirables fouilles, les colonnades, les portiques, les mosaïques, les escaliers titanesques, les bijoux étranges, les emblèmes, les cercueils, des trésors sans prix qui nous rendent comme présents ceux qui les créèrent aux siècles passés. Quant à lui, le promoteur, le levier puissant, le maître obéi et vénéré dont les nations recherchaient l'alliance, dont les peuples baisaient les pas, il s'installait, pour surveiller sa conquête pacifique, dans la petite maison d'un dentiste américain, où il y avait un parloir et une salle à manger au rez-de-chaussée, un oratoire, une chambre et un bureau au premier étage. Il aimait les contrastes.

Il aimait surtout sa liberté quand il pouvait la prendre sans inconvénient, et cette simplicité lui facilitait les rapports avec la population qu'il voulait étudier et amener à lui. Non seulement il s'entourait des enfants qui lui étaient si chers à cause des espérances qu'il plaçait sur ces jeunes têtes, mais il savait faire causer les vieillards. Ceux-ci, dépositaires des traditions, lui racontaient des légendes étonnantes, comme par exemple l'apparition de Mahomet à saint Louis et comment celui-ci, ayant prononcé la formule : « Allah est Dieu, Mahomet est son prophète », put entrer dans le Paradis. Allah n'y mit qu'une condition, c'est que le roi prendrait un nom musulman et il s'appela Bou Saïd (fils du lion), ce n'était pas une noblesse à dédaigner. Ce nom de Bou Saïd était resté dans la mémoire des peuples, et finit par désigner le lieu même où s'était passée cette scène mémorable.

Bou Saïd devait réveiller d'autres souvenirs chrétiens. Tout le monde connaît la Carthage païenne, la rivale de Rome, mais combien peu ont entendu et retenu son histoire aux temps de l'Église primitive. Le Père Delattre, lui, la connaissait, la méditait; chaque jour lui apportait des fragments d'inscriptions religieuses, de pierres tombales. Ses fouilles dirigées de ce côté mirent à découvert une immense basilique; qu'était cette église? On n'en savait plus rien, mais, quand on cherchait ses traces dans les mémoires du pays, les Arabes, indifférents, répondaient : « Manarf, damous-el-karita » (Je ne sais pas, c'est la maison de la charité). Et ce nom significatif ne leur disait plus rien.

Cependant des fouilles d'une telle importance, qui mettent à nu deux époques superposées de la vie du monde, cela coûte fort cher, et le Père Delattre n'avait « que le feu sacré » pour les mener à bien. Il avait aussi l'archevêque qui lui obtint les crédits nécessaires du gouvernement et intéressa à l'œuvre l'Institut, dans une lettre charmante que je ne résiste pas au plaisir de transcrire en partie :

« Le Père n'a d'autre ressource, dit-il, que la « bonne volonté des Arabes du voisinage qu'il soigne dans leurs maladies, ils fouillent pour leurs « cultures les environs de Carthage, et comme ils « savent que leur T'bib (médecin) n'a que deux « passions, celle de la charité et celle des inscriptions, après avoir éprouvé l'une, ils servent l'autre de leur mieux, mais moyennant une rétribution que l'Arabe n'oublie jamais. Un autre expédient auquel il s'est résigné a été de céder « cent quatorze de ses inscriptions à la Bibliothèque nationale, mais le sacrifice lui a trop coûté « pour que je veuille le lui imposer de nouveau. « Il pleure encore ses pierres avec une douleur « qui les attendrait elles-mêmes si elles n'étaient « aveuglées sans doute par l'honneur qui leur a « été fait d'être appelées à Paris. »

Les années ont marché, elles avancent avec une rapidité terrible, surtout quand elles sont pleines. Tunis est française, et Mgr Lavigerie a été nommé administrateur apostolique de la Tunisie. Il prend possession et commence par une tournée pastorale qui le conduit dans les principales villes encore toute ébranlées par les événements, les combats, les émeutes des derniers jours.

A Sfax, où il arriva en janvier 1882, il avait été précédé par un don généreux qu'il fit remettre aux victimes du bombardement. Son débarquement fut encore un triomphe. La colonie européenne, la garnison en armes, les musulmans eux-mêmes lui firent accueil. Revêtu des habits pontificaux, il se rendit processionnellement à l'église, où il parla avec entraînement des maux qu'il voulait soulager et des œuvres de charité qu'il allait entreprendre. Il eut grand-peine à gagner le presbytère ensuite, tant la foule le pressait, baisant ses mains, ses vêtements avec des exclamations de reconnaissance

et de joie. Comme il atteignait la maison du repos, il fut arrêté par un flot d'Arabes qui, leurs chefs en tête, lui demandaient audience. Un peu étonné, Monseigneur demanda ce qu'ils voulaient.

Après la prise de Sfax, la population musulmane insurgée avait été imposée pour dix millions de piastres et des otages avaient été pris dans les principales familles et enfermés à la Kasbah. Or, l'échéance du paiement tombait le lendemain, les sommes n'étaient pas entièrement réunies et les familles arabes croyaient que leurs otages allaient être exécutés. Eux-mêmes chassés, vendus, — les pires extrémités.

En voyant arriver le grand évêque, ils avaient pensé que c'était peut-être le salut, et ils s'étaient portés vers lui.

Monseigneur leur fit dire que, vu leur grand nombre, il ne pourrait les recevoir qu'à l'église. Ils s'y précipitèrent, ce qui était déjà un grand succès pour le prélat, car il est inouï de voir un musulman franchir le seuil d'une église catholique. Lui-même, toujours en grand costume, s'y rendit et leur fit savoir, des marches de l'autel, que l'audience était ouverte. L'Arabe ne connaît la mesure dans ses chants, dans ses paroles ou dans ses cris que par ouï-dire ; ce fut une confusion de sons inarticulés, d'exclamations, de gémissements, de supplications auxquelles il était impossible de rien comprendre. L'évêque fit cesser le tumulte et il parla à son tour :

— Mes enfants, je suis le ministre de la miséricorde, mais la miséricorde ne s'applique qu'au repentir. Vous repentez-vous, d'abord ?

— Oui, oui, nous avons fait le mal.

— Et cependant je sais que le chef de la rébellion, Ali, affirme que vous reprendrez les armes au printemps.

— Ali ment, c'est un menteur, nous ne reprendrons plus les armes.

— Alors, jurez fidélité au bey et à la France.

— Nous le jurons, Dieu le voit !

— Bon ; alors je veux bien écouter ce que vous avez à me dire.

C'était un sursis qu'ils voulaient et Mgr Lavigerie, avec sa prévoyance et sa charité, l'avait déjà obtenu et l'apportait comme don de joyeux avènement. Mais il les laissa parler, supplier, trembler, promettre, puis il leur dit simplement :

— Ce sursis vous l'aurez, vous l'avez, je l'ai demandé et obtenu pour vous.

Puis il ajouta qu'il allait prier Dieu pour eux et pour leur ville et il les renvoya.

On ne peut décrire l'admiration, la joie, les témoignages de cette ville.

— Tu es notre père, tu es notre sauveur, tu es maître de la moitié du monde ! criaient les notables tout en s'en allant.

Et ils racontaient la scène de l'église, soulevant l'enthousiasme de tout le peuple.

Les consuls joignirent leurs remerciements à

ceux des indigènes ; le gouverneur arabe envoya sa voiture pour le conduire, on la détela et les Maltais traînèrent le carrosse aux cris de « Vive Monseigneur ». Le soir on illumina. Une députation alla même, dans son besoin de reconnaissance, remercier le commandant de *La Saône* qui avait amené Mgr Lavigerie à son bord, et c'est aux cris mille fois répétés de « Vive la France ! » que l'archevêque s'éloigna de Sfax la rebelle.

.... Et maintenant, le voici cardinal, primat d'Afrique, au sommet des grandeurs, ne parle-t-on pas de lui pour la papauté ? C'est le *Marabout rouge*, c'est le roi de Carthage, il va de triomphes en triomphes. « — Laisse-nous te porter dans nos bras », lui crie la foule qui se prosterne à ses pieds. Et lui, grand seigneur, avec des mots admirables et une noblesse étrange de gestes et d'attitudes, redevient avec bonheur simple, gai, bonhomme, si l'on peut dire ainsi. A Naples, il débarque un jour, et, tandis que son domestique s'occupait des bagages, il s'installe dans une voiture découverte ; il est en douillette noire, sans insignes, mais sa fière et belle prestance, sa barbe blanche attirent l'attention, les enfants s'arrêtent à le regarder, et voilà qu'il entre en conversation avec eux. L'auditoire grossit, l'examine curieusement : « Qui ça peut-il être ? » se demande-t-on. Dans la foule quelqu'un crie : « C'est le cardinal d'Afrique ! » Il sourit :

— Eh bien oui, mes enfants, je suis le cardinal de Carthage.

On l'acclame, puis quelqu'un demande, avec cette liberté du peuple : « Qu'est-ce qu'il peut bien faire là-bas ? »

— C'est vrai, reprend l'Éminence en italien, qu'est-ce que j'y fais ? Écoutez, il y a plusieurs sortes de cardinaux : il y a d'abord les plus parfaits, ceux de la première classe, ceux qui valent mieux que les autres, et le pape les fait archevêques de Naples...

— *E vero, è vero !* crient les Napolitains charmés.

— Mais, écoutez-moi, après ces excellents comme le vôtre, il y a les bons, le pape les garde pour lui à Rome...

— *E vero, bene !* approuve l'auditoire fort intéressé.

— Enfin, ajoute l'Éminence avec son fin sourire, il y a les moins bons, ceux-là le pape les jette par dessus la mer et les envoie en Afrique pour les corriger.

Et alors, avec cette mobilité d'impression des foules méridionales, l'auditoire de *lazzarone* se regarde, s'interroge, et, moitié inquiet, moitié apitoyé, s'exclame : « *Povero ! Poveretto !* Combien y a-t-il qu'il est en pénitence ? Quand en sortira-t-il ? » Et quelques-uns s'éloignent avec horreur en murmurant : « Faut-il qu'il en ait fait ! », tandis que la masse l'admire, le questionne, lui demande de raconter sa vie, et il les sermonne avec bonté. Qu'il y a loin de ce cardinal-là à celui qui terrori-

sait par les éclats de sa colère les volontés rebelles !

Cependant, tant de travaux, tant d'efforts, de si cruels soucis pour son Église qui ne vivait somme toute que de charité dès cette époque, avaient usé un tempérament de fer mis au service d'une volonté qui ne pliait pas plus devant les exigences de la nature que devant les autres. Un rhumatisme goutteux, contracté et développé au milieu de son incessant labeur, laissait entrevoir la paralysie finale ; il fallait bien s'en occuper quand même. « Cher et vieux débris, écrit-il au chanoine Gatheron, vous êtes pris par le pied, je suis pris par la main ; nous ne valons guère mieux l'un que l'autre... tâchons de bien finir, mon ami, et ne nous faisons pas illusion sur ce que nous avons pu faire dans le passé, presque toujours ça a été tout de travers, etc. »

Cette obligation de se soigner fut, pour l'infatigable travailleur, prétexte à nouveau travail dans un cadre nouveau. Archevêque de Carthage, il décida de lui consacrer tous ses étés ; et ses hivers à Biskra. Ce qu'il appelait résider dans sa ville primatiale, c'était généralement en être absent. Il quêtait par toute l'Europe et revenait juste le temps nécessaire pour inaugurer sa magnifique cathédrale de Saint-Louis, en baptiser les cloches qui allaient de leur voix grave réveiller les souvenirs chrétiens ensevelis depuis tant de siècles, présider à ses vendanges fameuses, ou à quelque fouille capitale dont le Père Delattre ne se faisait pas faute ; puis, l'hiver venu, le corps douloureusement brisé, les forces épuisées, il allait à la tiède oasis reposer ses membres d'athlète dans les thermes de l'ancienne Rome encore fumants à fleur de sol, reposer l'esprit en s'occupant de ses missions lointaines du Nyanza et du Tanganika, qui devaient provoquer, à son magnifique appel, la croisade contre l'esclavage. Il surveillait de plus près ses autres missions du Sahara, et, comme si ce n'était pas assez de tant d'œuvres, il en entreprit une nouvelle et se fit écrivain, non pas écrivain d'homélies entraînantes comme celles que nous avons entendues à Saint-Sulpice, à Sainte-Gudule et ailleurs, quand il demandait la charité, comme un pauvre du Christ, ni écrivain à la dent cruelle comme lorsqu'il défendait les droits de son peuple, non ; mais historien magnifique, aux vues larges, aux jugements sûrs, historien fidèle de la glorieuse et antique église de ce sol numide qui devait être aussi le tombeau de sa grandeur.

Deux mois après son installation à Biskra, dans

son palais cardinalice qui était une petite maison blanchie à la chaux et meublée comme un ermitage, il pouvait dire : « Notre œuvre avance, mais quel travail ! nous sommes six à écrire et à compiler pendant des heures chaque jour, et il n'y paraît pas. »

Les heures de repos se passaient en promenades au milieu des ksours qui forment la grande oasis, ou bien vers le sud où il aimait à contempler l'immensité de sable, revêtant les tons bleus infiniment doux de la mer, avec ses îles verdoyantes, reflet des jardins épars autour des fontaines. Le cardinal s'arrêtait alors, silencieux, ému, il montrait, d'un geste large qui lui était familier, les horizons menteurs de la solitude brûlante et le tableau magique qui se déroulait sous leurs regards éblouis.

Biskra, c'est l'enchantement des yeux, l'idéal du rêve, quelque chose qui apparaît des mondes surhumains, une vision lumineuse où le sable ardent se confie au simoun pour couvrir d'or l'immensité ; c'est le mystérieux jardin de dattiers où les palmes fières se dressent et ondulent en vagues paresseuses ; c'est l'éternelle chanson de l'Oued qui court dans la Sagnia, baignant les grenadiers à fleurs de pourpre et le laurier dont le parfum endort ; c'est la ville païenne, avec sa mollesse et ses plaisirs, ses bardes sauvages et ses danseuses voilées de noir ; c'est la reine du désert, avec ses goums couronnés de plumes, ses chevauchées de dromadaires et l'enivrement de son ciel dont l'aube est sanglante et le crépuscule couleur de rose ; où la vie apparaît dans une telle gloire qu'on invoque l'immortalité. Le Marabout rouge voulut s'y préparer à la mort ; entouré de ses fils les Pères du désert, il se détacha peu à peu de la terre qui bruissait encore de la grandeur de son nom, et, pour mieux penser au ciel, il réfit l'histoire de ces évêques fameux dont il descendait.

Mais la plume est tombée de sa main avant l'heure ; pendant quatre ans, il revint à l'oasis, chaque fois plus lassé et plus vaillant, ses souffrances grandissaient son courage et épuraient sa Foi ; quand il fut prêt, la mort le prit et l'emporta ; il était alors à Alger, se préparant à partir pour Tunis.

L'oasis ne l'a plus revu, et la légende des douars le laisse debout, dans sa toute puissance ; pourtant il dort le repos éternel, couché sous le marbre de Carthage la ressuscitée.

C. DE LAMIRAUDIE.



FIN





LE ROI DES NEIGES

SUITE

VI



ERRIÈRE eux, sous la voûte d'entrée, les grilles retombèrent avec un fracas de fer dont Steven ne put se défendre de frémir. Il lui sembla qu'il était maintenant captif, pris à son propre piège, séparé du monde entier, qu'il ne reverrait jamais le fiord, ni le Sogne large, ni la mer immense, ni les Iles, — les Sept-

Iles radieuses et pareilles à de frais bosquets bercés sur les vagues chanteuses. Il lui sembla qu'il ne reverrait jamais Wœlia, si gracieuse et si douce. Cependant, le Danois, qui avait paru sur la plate-forme, les guidait, quittait le passage voûté et les introduisait, par un couloir étroit taillé dans l'épaisseur de la muraille d'enceinte, dans une salle à lourds piliers servant de corps de garde avancé. Un soldat, revêtu d'un sayon par dessus sa cuirasse, se reposait sur un banc de chêne, sans doute entre deux relevées de garde. A son visage plus mûr, à son geste plus délibéré, aux égards que lui témoignaient les autres soldats plus jeunes, Steven reconnut Rorick, le chef de la garnison :

— Eh bien ! camarade, dit ce dernier à l'aubergiste d'un ton de bonne humeur, quelles bonnes provisions apportas-tu ?

Jorg s'excusa d'arriver les mains vides, mêlant à ses excuses quelques plaisanteries qui, pour n'être pas nouvelles, n'en parurent pas moins agréables aux Danois. Ces propos permirent à Steven d'observer attentivement Rorick et les soldats. C'étaient des hommes blonds, de taille moyenne, dont le visage lourd dénotait un esprit lent, patient, obstiné et difficile à émouvoir. Cette expression, plus ou moins accentuée, mais foncièrement la même sur ces diverses physionomies,

se précisait et se caractérisait sur les traits plus mûrs de Rorick. Et Steven constatait avec appréhension qu'aucun de ces visages n'éveillait en lui de sympathie, ne le mettait en confiance par un seul sourire de bon augure. Cet examen fut troublé par une interpellation indirecte du chef de garnison, que la présence du jeune inconnu inquiétait en dépit des saillies joyeuses dont l'aubergiste cherchait à l'étourdir.

— Est-ce un de tes camarades, Jorg ? demanda-t-il. Deviens-tu si vieux, brave homme, qu'il te faille maintenant un guide pour monter jusqu'ici ?

— Oui, un de mes camarades, dit Jorg, et un camarade pour toi aussi et pour vous autres, si tu consens à appuyer sa requête auprès du gouverneur.

— Que veux-tu dire ? fit le chef, se redressant et le sourcil légèrement froncé. Ce jeune homme a-t-il donc quelque motif personnel de venir à Ruvsdal ?

— Il en a ! fit Jorg avec fermeté, en dépit de la mine intimidante de Rorick. Il désire parler, ou, tout au moins, faire parler en sa faveur, afin que messire Warwolf s'intéresse à son sort.

Et, sans s'arrêter au geste de refus énergique du Danois, le brave Jorg continua :

— Cela ne te compromettra guère de dire quelques mots en ce sens au gouverneur. Par là, tu rendras service à un honnête garçon dans l'embarras et, en outre, tu feras plaisir à un ami qui, dans sa salle, aux jours de fête, ne s'est jamais assuré que tu avais de l'argent dans ta poche avant de te verser de la bière ou du brandevin. Je ne crois pas, en mettant les choses au pis, que tu risques rien de plus, en cette démarche, qu'une bourrade ou une de ces bordées d'injures auxquelles tu es si habitué qu'elles ne te remuent pas plus qu'une raffale n'ébranle Ruvsdal en ses fondements de granit.

Rorick ne jugeait pas l'affaire si facile que cela. Il fut néanmoins très sensible à l'argument de la bière et du brandevin, très souvent versés, en effet, sans qu'il eût sorti la plus mince piécette de sa poche. Cette petite dette, rappelée avec tact, l'obligea d'examiner sérieusement la proposition. Cependant, la terreur qu'inspirait le gouverneur fut plus forte que la gratitude, et il grommela :

— Tu en parles, Jorg, avec l'aisance d'un homme qui boit, mange et dort entre d'autres

murs que ceux où vit messire Warwolf. Si tu étais à ma place, tu n'estimeras certes pas l'entreprise si aisée. Rien que pour avoir donné l'ordre d'introduire cet étranger avec toi dans ce poste, j'en cours une peine disciplinaire dont le gouverneur est libre de varier l'agrément, depuis les coups de corde jusqu'au cachot. Tu sais bien que son autorité sur nous n'a pas de limite : il a droit de vie et de mort. Aussi, je te saurai gré, pour ma propre sûreté autant que pour la tienne et celle du jeune homme, de repasser le pont-levis le plus tôt que tu le pourras...

— Tu ne parles pas sérieusement, Rorick, reprit Jorg, et d'abord, loin de te maltraiter, on te saura peut-être bon gré de ton intercession. En tous cas, tu ne peux juger de tes risques que par pure conjecture, puisque tu ne sais quelle proposition mon compagnon veut faire au gouverneur. Enfin, si tu crains tant d'avoir enfreint le règlement en faisant entrer un étranger à Ruvsndal, il sera facile à mon camarade de ressortir et d'attendre dans la neige le résultat de ma visite. Tu demanderas pour moi seul deux secondes d'entretien à messire Warwolf. Il ne me les refusera pas, ayant eu déjà l'occasion de causer avec moi pour le ravitaillement. Je lui dirai, en faveur de ce garçon, ce que tu n'oses lui dire, et, de cette façon, ta responsabilité sera à couvert, homme prudent ! Mais du moins, et cela tu ne pourras l'empêcher, j'emporterai une bien faible idée de l'autorité et de l'initiative d'un chef de garnison qui redoute, et pour une requête indirecte, d'affronter son gouverneur de place.

— Je n'entrave ton projet que dans ton propre intérêt, dit Rorick, piqué au vif du ton gouailleur de Jorg, et froissé qu'il soulignât ainsi son manque d'autorité. Si tu veux en courir quand même la mauvaise chance, tant pis pour toi ! mais je crois bon de t'avertir que le vieux diable sera d'une humeur exécrable. Son valet, Tolwig, est parti depuis hier matin, et n'a pas reparu. Cinq des nôtres sont à la recherche du fugitif. Ils visiteront les barques qui doivent quitter le fiord et couperont la route du plateau de glace. Si nos Danois le prennent et le ramènent, je ne donne pas deux schillings de sa peau. Te voici prévenu. Si tu te sens encore le cœur d'affronter le maître, je vais t'y mener.

— Oui, je l'affronterai, affirma Jorg sur un geste furtif de Steven, car, tout justement, la venue et la proposition de mon camarade ont pour but de tirer messire Warwolf de l'embarras que lui cause ce Tolwig.

— Chacun courra son risque, fit Rorick, se levant lentement, mais gagné tout de même au ton d'assurance de Jorg. Le mien sera d'avoir introduit cet étranger de ma propre initiative. Qu'il demeure avec toi dans cette salle en m'attendant, tandis que je vais annoncer à messire Warwolf que vous désirez lui parler au sujet de Tolwig.

— Oui, fais ainsi, dit Jorg.

Et Rorick sortit sans beaucoup d'empressement.

Le court loisir que Jorg et Steven eurent de s'entretenir fut rempli par d'instantes recommandations concernant la jeune dame. Le jeune étranger ne craignait rien moins qu'une perquisition des Danois à l'auberge même. Jorg le rassura sur ce point, lui affirmant que presque tous les hommes d'armes de la citadelle étaient, vis-à-vis de lui, dans la situation pécuniaire de Rorick, et que, par suite, sa maison serait certainement la dernière à subir la vexation d'une visite domiciliaire. D'ailleurs, Tolwig, depuis longtemps, avait gagné les solitudes de neige où les soldats ne le suivraient certainement pas. La recherche cesserait bientôt, si déjà on n'y avait renoncé. Jorg achevait à peine que Rorick reparut :

— J'ai ordre de vous mener à messire Warwolf, dit-il. Si vous avez à parler sérieusement au sujet de Tolwig, je crois que vous en serez quitte à bon compte. Mais, si le maître découvre en vos paroles un subterfuge quelconque, fût-ce seulement la simple curiosité de visiter Ruvsndal, vous aurez le traitement réservé à ce Tolwig. Il est maintenant trop tard pour reculer. Allons !

Ni Jorg ni Steven n'hésitèrent. Ils suivirent Rorick. Au sortir de la salle, par le couloir de pierre, ils se trouvèrent sous une voûte qui reliait la herse abaissée à une lourde porte de fer, séparation de la première enceinte de remparts d'une seconde enceinte intérieure. Si familier que fût le jeune Iarl avec le plan presque unique des forteresses féodales, les tours et les détours, intentionnels ou non, que leur fit faire Rorick, l'empêchèrent de concevoir une idée très exacte de la disposition générale de Ruvsndal. Il lui parut que, la double enceinte prise, l'ennemi trouverait, à chaque pas, des obstacles nouveaux dans les portes massives, les grilles, les herses et les couloirs intérieurs. Au milieu d'une grande cour dallée, profonde, et pareille à un puits tant les murailles d'alentour étaient hautes, le donjon se dressa devant eux, énorme, rond, seconde forteresse dans la forteresse même et plus inaccessible encore, entourée qu'elle était d'un nouveau fossé profond creusé dans le roc vif. On y accédait que par un étroit pont-levis et une herse, mais on ne coupait la communication entre le donjon et l'enceinte qu'en état de siège. La solitude de la cour qu'ils traversaient en ce moment étonna Steven. Il s'étonnait aussi que l'entrée du donjon ne fût pas mieux gardée, quand, se retournant à demi, et levant les yeux à l'improviste vers le chemin de ronde qui contour- nait la crête de la muraille et reliait les plates- formes, il aperçut dans le vide d'un créneau un Danois qui guettait, l'arbalète bandée. A peine vue, cette sentinelle disparut derrière un merlon de pierre, mais ce fut assez pour que Steven comprit l'esprit de surveillance sournoise que le gouverneur inculquait à ses hommes.

Ils arrivèrent à l'unique porte basse du donjon. Steven pensa que le gouverneur avait dû enfermer là ce qu'il avait de plus précieux, ses armes, ses archives, son trésor..... peut-être ses prisonniers.

Laissant de côté l'escalier de pierre qui, dans l'épaisseur de la muraille, s'élevait en spirale jusqu'au faite de la tour, Rorick les introduisit dans une salle basse presque de plain-pied avec la cour. Cette pièce, occupant toute la surface du donjon, était l'unique appartement du gouverneur. On y trouvait des tentures disparates, un grand coffre en bois sculpté, une armoire lourdement charpentée, à pentures de fer et à serrure massive, puis un dressoir, un lit de chêne à colonnes avec des courtines à anneaux de cuivre; enfin, une table et des escabelles. Aux murs, des anneaux de fer servaient de torchères. La salle n'était éclairée que par d'étroites et longues meurtrières, si hautes que, même debout, on n'eût pu voir ce qui se passait dans la cour, et là, comme partout, la muraille d'enceinte cachait le ciel. Un grand feu de bûches flambait dans la haute cheminée à manteau et messire Warwolf était assis sur un large siège, le seul qui eût un dossier.

Le visage du gouverneur, rouge et boursoufflé, aussi rébarbatif qu'avait pu le concevoir le jeune Iarl d'après le dire de Jorg et de Tolwig, présentait un double caractère de violence et d'astuce. L'accueil fait aux deux hommes renforça cette impression de premier abord. Messire Warwolf les laissa s'approcher, son gros nez dans sa barbe grise. Sa prunelle claire et aiguë, entre les cils de ses paupières mi-closes, allait et venait furtivement tel qu'un reflet d'eau mobile. Il les épia ainsi sans parler, soit qu'il jouît de l'attitude de Jorg, — attitude que Steven imitait de son mieux, — soit que, conscient de la crainte qu'il inspirait, il voulût, par cette attente intimidante, achever de les troubler et de mettre leurs pensées en désarroi. Cependant, Jorg avança à pas si lents que l'impatience naturelle de messire Warwolf fut plus forte que son astuce. Il finit par s'écrier avec emportement :

— Approchez, approchez donc, rustaude ! Faut-il qu'on vous pique les jarrets d'une pertuisane pour vous pousser devant moi ? Quelle sottise, quelle scélératesse avez-vous commises pour venir l'échine courbée ainsi que des chiens pris en défaut ?

Cette apostrophe virulente acheva de démonter Jorg. Steven, au contraire, après le malaise irrépressible éprouvé à se trouver devant l'homme qu'il considérait comme l'obstacle vivant le plus redoutable, eut de cet accès de courroux une sorte de soulagement : il n'avait rien appréhendé autant que de trouver en Warwolf un esprit de lucidité froide et de passion maîtrisée. Cette colère lui sembla un complice tout trouvé et dont il pourrait se servir utilement avec un peu d'a-

dresse. En y songeant, il s'efforçait toujours, — bien que sa fierté en souffrit quelque peu, — de reproduire au mieux les courbettes embarrassées de l'aubergiste. Quand celui-ci se trouva à distance respectueuse du siège de messire Warwolf, il s'arrêta et commença de tourner son bonnet de fourrure entre ses doigts. Alors, l'humeur du maître retomba sur Rorick et il l'apostropha sans le moindre souci de sa qualité de chef de garnison :

— Et toi, drôle, qui fermes la bouche afin de mieux ouvrir les oreilles, prends la porte et ne montre ta face de chafouin qu'à mon appel.

Rorick disparut et, la lourde porte refermée, le gouverneur, s'adressant à Jorg qu'il connaissait, mais examinant beaucoup plus attentivement le jeune étranger, reprit avec sa rudesse coutumière :

— Eh bien, parle, hôtelier de fraude et de contrebande ! Le froid t'a-t-il gelé la langue ? Que sais-tu de ce coquin de Tolwig ?

— A la vérité, messire Warwolf, je sais peu de chose de votre valet, dit Jorg d'une voix mal assurée, sinon qu'il est venu hier matin prendre quelques gorgées de brandevin en ma maison, puis qu'il est reparti pour une destination qu'il m'a prudemment tue. Il m'a appris qu'il avait quitté votre service, sans toutefois m'en donner le motif...

Sur un geste furieux du gouverneur, Jorg s'arrêta court, et, craignant de déplaire davantage par ce qu'il allait ajouter, il jugea prudent de laisser la parole à Steven, qui avait la langue plus déliée. Il balbutia donc :

— C'est la simple et pure vérité, messire Warwolf : voici mon compagnon qui en témoignera.

— Qui es-tu, toi ? cria le gouverneur non moins fort, et qu'as-tu à dire qui puisse excuser l'imprudence qui t'amène à Ruensdal ?

— Je me nomme Steven, et suis un malchanceux négociant d'Allemagne, dit le jeune Iarl avec un accent un peu plus ferme que ne le comportait la situation. Mes affaires allant mal dans mon pays, j'ai pris le parti extrême de réaliser les débris de ma fortune et de venir en Norvège dans l'espoir de trafiquer avec les Lapons soit des fourrures, soit de minerais, soit de cristal et de perles. Je pensais par là rétablir mon crédit. Mais tout a tourné contre moi. Le voyage m'a coûté fort cher. J'ai perdu, en recherches inutiles, beaucoup de temps et d'argent dans les villes de la côte. En une saison trop avancée pour rien tenter, je suis venu échouer dans ce fiord perdu où, tous renseignements pris, la réussite m'apparaît impossible. Ainsi, mes espérances anéanties, mes ressources épuisées, je me vois dans un dénuement tel...

— Où est Tolwig en tout cela, interrompit sire Warwolf impétueusement. De qui se moque-t-on ici ? Cette brute de Rorick m'a affirmé qu'il s'agissait de mon valet : lequel ment de vous trois ?

Cette attaque directe, accompagnée d'invectives

et de jurons, n'affecta pas Steven. Il était de ces natures impressionnables qui s'émeuvent beaucoup plus dans l'incertitude et l'attente qu'en face du danger même. Son imagination, exagérant les racontars déjà outrés de Jorg et des autres, lui avait fait concevoir un gouverneur de clairvoyance et de fourberie surhumaines. Devant Warwolf, devant un homme plus méchant et plus sournois que beaucoup, mais devant un homme enfin, il se ressaisissait pleinement et retrouvait toute son adresse et toute son énergie. Aussi coupa-t-il les injures et les menaces d'une réplique dont la hardiesse inquiéta le pauvre Jorg :

— Si vous m'aviez laissé achever, messire gouverneur, je vous aurais expliqué qu'il n'est pas tout à fait question de rattraper et de ramener Tolwig, ainsi que Rorick a pu le comprendre, mais qu'il s'agit, — cela revient à peu près au même, — de le remplacer auprès de vous dans un emploi vacant. Et c'est à quoi je m'offre de beau zèle et de plein gré.

Sire Warwolf s'attendait si peu à une telle proposition qu'il en demeura suffoqué. Steven mit ce silence à profit pour insister avec aisance :

— En dehors de l'agrément que vous-même pourrez trouver dans le service, et la compagnie d'un homme dégrossi, incomparablement plus alerte et plus instruit que Tolwig, je vous avoue que vous m'obligerez et me tirerez momentanément d'un embarras dont je ne vois pas l'issue. Je me suis endetté vis-à-vis de Jorg et de plusieurs autres de Brekke et de Bergen. Ni Jorg, ni ces autres ne me laisseront partir que je ne me sois acquitté. Je ne vois d'autre moyen que de prendre la place que Tolwig laisse libre.

Cette fois le Maître de Ruvsdal retrouva de la voix, il en retrouva même beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour se faire entendre d'hommes aussi attentifs :

— Au diable tes commodités et celles de Jorg ! hurla-t-il. Quels éhontés gredins êtes-vous pour avoir osé pénétrer dans la forteresse sans autre prétexte plausible que votre propre intérêt ? Que m'importe que tu aies des dettes, dupeur d'Allemagne au regard trop hardi, à la langue trop déliée ? Que m'importe que Jorg perde sa créance sur toi, et, avec Jorg, ceux de Brekke, et ceux de Bergen, et ceux du monde entier ? C'est Tolwig qu'il me faut, et, par ma barbe grise, il suffit que ce valet ait échangé une seule phrase avec vous pour que je veuille le ressaisir mort ou vif.

Steven ne se laissa pas interloquer. Il reprit du même air de sang-froid :

— La colère vous égare, messire gouverneur, et vos paroles ne sont plus raisonnables. Très vraisemblablement, Tolwig dort à cette heure son sommeil éternel sous dix ou douze pieds de neige. Il vous faut donc un autre valet. Pourquoi pas moi ? Je dirai mieux, en admettant que, par miracle, Tolwig soit retrouvé vivant, ramené de

force, il apportera à sa tâche une répugnance extrême, il vous servira mal. En moi, tout au contraire, vous aurez un valet prévenant, empressé, désireux de se rendre agréable. Laissez donc ce Tolwig où il se trouve, en l'autre monde sans doute, et prenez moi... à moins toutefois... — et, ici, la physionomie de Steven prit une expression de curiosité bien propre à exciter la méfiance de sire Warwolf, — ... à moins, dis-je, que ce Tolwig n'ait été, dans la forteresse, témoin de choses bonnes à taire, auquel cas je conçois votre inquiétude sur ses indiscrétions et n'ai plus qu'à me retirer en m'excusant grandement de mes importunités.

Encore que ces paroles ne dépassassent pas la perspicacité imputable à un négociant avisé, elles voilaient mal une insinuation sur le secret de Ruvsdal, et ce fut, dans la pensée de Jorg, tout ce que Steven pouvait dire de plus maladroit. — « Maintenant que le jeune étranger a laissé entrevoir au vieux qu'il flaire quelque chose d'in-solite en ses murailles, se disait l'aubergiste tout éploré, il ne sortira plus d'ici ! » — et Steven pensait presque en même temps : — « Main-tenant qu'il se méfie de moi, il me gardera.... » il me gardera en qualité de prisonnier ou de valet : cela ne doit pas être de différence sensible. Et qu'importe l'un ou l'autre, puisque l'essentiel pour moi est de rester à Ruvsdal, coûte que coûte ! »

L'aubergiste et son compagnon eurent tout le temps de faire ces réflexions, car il y eut un long silence. L'insinuation de Steven, bien contrairement aux conjectures de Jorg, produisit un effet désirable. Au lieu de proférer des imprécations, le gouverneur, redevenu maître de lui en même temps que méfiant, médita en toute prudence et toute lucidité. De quelque côté qu'il examinât la question, la même solution s'imposait :

— Si Steven savait quelque chose du secret de la forteresse, le mieux était, pour vérifier le fait, de le mettre en surveillance sévère et de s'assurer de lui. S'il ne savait rien, refuser ses services, c'était lui donner à penser qu'on avait quelque chose à cacher. Dans l'une et l'autre conjecture, il fallait garder le jeune marchand.

— Mettons d'abord la main sur celui-ci — résolut Warwolf. — Cela ne nous empêchera pas de chercher l'autre.

Et sa première idée fut de jeter incontinent Steven dans un cachot, comme il eut fait de Tolwig. Puis il réfléchit que l'étranger paraissait intelligent, hardi, déterminé, et que, par violence, il ne saurait probablement jamais ce qu'avait pu lui confier Tolwig. D'ailleurs, une mesure de rigueur effraierait Jorg, et celui-ci, inoffensif et ignorant de tout, — Warwolf en avait la conviction, — on ne pouvait le retenir sans mettre tout le village en émeute. C'eût été fort imprudent en ces temps difficiles où, Copenhague soulevée, la

Suède révoltée, la flotte des villes hanséatiques tenant la mer, on ne devait attendre aucun secours du Danemark. Warwolf préféra donc temporiser, dissimuler et accepter le rôle que la duplicité ou la naïveté du jeune homme lui offrait. Il referma les yeux à demi, afin d'observer, non pas l'aubergiste qu'il considérait comme une dupe innocente, mais pour concentrer son attention sur le visage du marchand d'Allemagne. La finesse aristocratique de ses traits, sa fierté et sa distinction naturelles démentaient une origine vulgaire. Ces indices qui, au premier abord, avaient échappé au gouverneur, le frappaient maintenant. Il posa au nouveau venu, de ton apaisé, quelques questions sur son récent voyage et Steven répéta ce qu'il avait déjà conté à l'aubergiste, omettant toutefois de mentionner la jeune dame, Lubeck et les îles Snorra. Soit par ruse, soit par ignorance et impossibilité momentanée de contrôler la véracité de son interlocuteur, Warwolf n'opposa aucune objection. Il pensait fort pratiquement : « Puisque je garde ce garçon, mieux vaut l'employer à mon service, que de le nourrir à ne rien faire dans une prison. Ce n'est pas parce qu'il aura la liberté d'aller de l'enceinte au donjon qu'il sera moins captif. Si Tolwig a été à même de lui faire des révélations inquiétantes, je les découvrirai plus facilement en le tenant sans cesse sous mon regard. Ce Steven ne me semble pas être de ceux que la solitude d'une geôle démoralise. S'il doit se démentir, ce sera bien plutôt par étourderie, par surprise, dans les menus détails de la besogne quotidienne, que dans la torture et les privations. » Une autre pensée, plus mauvaise lui vint : « S'il est mieux qu'un simple marchand ruiné, je l'obligerai à des besognes si basses et si pénibles, que sa fierté, révoltée tôt ou tard, le trahira ! »

Warwolf conclut froidement :

— Tes explications me satisfont, jeune homme. Tu remplaceras Tolwig aujourd'hui même. Si la besogne te paraît fatigante et le maître exigeant, tant pis ! C'était à toi de ne pas me solliciter. Pour toi, l'aubergiste, si tu tiens à ne pas te faire héberger à ton tour pour le reste de tes jours dans quelque basse-fosse, ne t'avise plus de m'amener des valets qu'on ne te demande pas. Celui-ci m'agréa et te vaut ta grâce. Mais une seconde démarche pourrait te valoir une réception dont toute ta peau garderait un cuisant souvenir. Les chiens-loups de mon chenil ont les crocs longs et on les laisse jeuner, de temps à autre, en l'attente de visiteurs importuns. Holà ! Rorick.

A l'appel, Rorick parut et le gouverneur lui désigna Steven :

— Emmène ce garçon dans la chambre de Tolwig et traite-le désormais comme Tolwig lui-même.

Le doigt en l'air et le sourcil froncé, Messire Warwolf eut un clignement d'yeux dont Rorick

connaissait la signification, car il ne demanda aucun éclaircissement. Il posa sa main lourde sur l'épaule du prétendu marchand et l'invita à le suivre. Steven ne s'attendait pas à une décision si brusque. Une cruelle déception lui vint de ne pouvoir ni témoigner sa gratitude à Jorg, ni répéter ses recommandations suprêmes concernant Wœlia. Pour contrevenir ouvertement aux ordres de Warwolf, il importait trop maintenant de rendormir ses soupçons éveillés. Il emboîta donc le pas derrière Rorick et marcha vers le seuil. Mais une telle séparation était trop dure au cœur du pauvre Jorg. Il osa formuler sa prière :

— Sire Warwolf, il ne se peut que vous me refusiez d'échanger un adieu avec un hôte dont l'affabilité m'a touché dès le premier abord. Que votre Excellence considère d'autre part que ce jeune homme n'a pas de vêtements de rechange, que le trajet de Ruvsdal au village est impraticable sous la neige et que, peut-être d'ici longtemps, nous n'aurons occasion de nous revoir et de nous parler. Autorisez-nous donc à nous entretenir quelques instants dans la cour.

— Que peut bien avoir à te dire cet étranger qui te doit de l'argent, sinon qu'il n'a rien à te donner, répliqua le gouverneur avec mauvaise humeur, et par quelle grâce du ciel un tavernier impayé éprouve-t-il le besoin de faire de tendres adieux à l'hôte qui s'en va sans solder son écot ? Quant à ce qu'il laisse chez toi, si le jeune homme ne m'a pas menti, le ballot ne vaut pas le diable, autrement il l'aurait vendu ou mis à gage pour retourner chez lui, au lieu de s'engager dans la plus sinistre forteresse de Norvège. Si tu as quelque chose à dire à ce garçon, dis-le devant moi.

Quoique profondément ému des sentiments que lui témoignait Jorg, Steven estima trop compromettant d'engager, à portée d'oreilles aussi fines, une conversation où pouvait être inopinément prononcé le nom de la jeune dame. Il alla au-devant de tout attendrissement en quelques phrases indirectes et brèves :

— Je n'ai rien à dire à Jorg que je ne lui aie dit déjà. Je le remercie encore une fois de ce qu'il a fait pour moi et j'attends avec impatience l'heure où je pourrai m'acquitter envers lui. Quant aux hardes, elles ont en effet si peu de valeur que je le prie de les garder jusqu'au jour où Votre Excellence me permettra d'aller les reprendre moi-même.

Ici le gouverneur eut un sourire furtif, signifiant que ce jour n'était pas proche. Puis Steven tendit la main à Jorg. Ce fut une étreinte silencieuse où une même angoisse leur serra le cœur, où chacun exprima dans sa pression de main tout ce qu'il ne pouvait dire. Se dégageant le premier, le jeune homme suivit Rorick et la porte se referma, laissant messire Warwolf et Jorg en tête à tête. Comme l'aubergiste, après avoir fléchi le genou en manière de salut, se dirigeait en hâte

vers la porte, le gouverneur lui signifia de rester. Et, perdant tout sourire, la face rigide, la voix rude, expérimentant sur le pauvre homme tout l'effet de terreur que pouvait produire son laid visage, il lui dit :

— Je n'ai que peu de mots à ajouter à mes avertissements, Jorg, et tu les comprendras, car j'ai pour habitude de m'exprimer clairement. Avant que tu ne sortes de Ruvsdal, je veux savoir et je saurai, par n'importe quel moyen, tout ce que tu as pu apprendre de mon ancien et de mon nouveau valet.

Jorg frissonna, car le gouverneur le fixait de ses prunelles de fauve et ses dents apparaissaient sur le bord de ses lèvres comme des crocs prêts à mordre.

— Ah ! Seigneur, balbutia-t-il, qu'ajouterais-je à la vérité même : Je ne sais où est allé Tolwig. Pour ce jeune homme-ci, je ne connais que son nom de Steven et n'ai que les renseignements qu'il vous a donnés de lui-même.

— Soit ! Mais fais attention à cette question-ci : ni sur Tolwig, ni sur ce remplaçant, tu n'as recueilli aucun détail intéressant ma sûreté et celle des Danois ?

— Hélas ! aucun, Messire.

— Tu semblais, tout à l'heure, beaucoup plus disposé à bavarder alors que tu sollicitais les adieux de ce Steven. Ne sens-tu pas en face de moi ce même besoin d'expansion ? Est-ce le tête-à-tête qui t'interdit ? S'il ne tient qu'à cela, je puis appeler en tiers un compagnon qui s'entend mieux que personne à provoquer les confidences. Cet habile homme, Jorg, te prenant le pied ou la main, par exemple, obtiendra que ta langue retrouve, quasi par enchantement, sa volubilité coutumière. Tu me parais atteint d'un mutisme qui réclame au plus tôt les soins de ce praticien.

Le pauvre Jorg frémit de tout son être. De sa vie il ne put oublier l'expression d'ironie et de cruauté atroces qu'avaient en cet instant les traits du gouverneur. « Son regard est de flamme et c'est le diable ! » pensa le Norvégien dont les genoux ne cessèrent de flageoler qu'en touchant le plancher. Et, agenouillé, tête basse, grelottant sous le poing levé de Sire Warwolf, son âme demeurerait cependant résolue à tenir fidèlement le serment fait à l'hôte si confiant :

— Appelez le bourreau, messire, brisez mes os, déchirez et tenaillez cette vieille chair usée, ma langue ne pourra répéter que les choses déjà dites.

La frayeur du brave Jorg était si visible que messire Warwolf pensa que la vue du bourreau et de tous les instruments de torture ne serait pas plus efficace ; si, sous une telle impression, le bonhomme ne disait rien de plus, c'est qu'il ne savait rien. L'épreuve lui parut suffisante. Son but n'était pas de s'aliéner les habitants du village en maltraitant inutilement le plus notable d'entre eux. Il savait qu'il n'entraînait pas dans l'esprit du despote Danois, implacable pour la Suède, d'exaspérer la Norvège depuis longtemps pacifiée et soumise. Il lança à Jorg un coup de pied qui le remit debout tant mal que bien ; puis, éclatant d'un rire lourd, il s'écria :

— Je te donne congé. Regagne ton auberge sans demander ton reste et ne t'avise pas de revenir de si tôt : la menace ne serait peut-être plus une plaisanterie.

Jorg s'esquiva prestement, ne pouvant, sur le seuil du donjon, se tenir de faire un grand signe de croix, comme le pâtre qui rentre au gaard après avoir échappé à l'orage.

CHARLES FOLEY.

(La suite au prochain numéro.)

LA FLEUR DU BLÉ

*Toi qui t'épanouis sans faste
Dans l'épi barbelé,
O fleur laborieuse et chaste,
Petite fleur du blé,*

*Tu n'iras pas, fleur bien aimée,
Paysanne sans art,
Dans une chambre parfumée,
Mendier un regard.*

*Moins orgueilleuse que la rose,
Au pauvre tu souris,
Car de sa sueur il arrose
Le sol où tu fleuris.*

*C'est lui qui te tresse en guirlande,
Avec sa rude main,
Et va te porter en offrande
A la croix du chemin.*

*Si tu n'es ni rose ni belle,
Tu crois en liberté,
Et c'est de ta manne éternelle
Que vit l'humanité.*

*Tu fleuris dans la plaine blonde
Lorsque juin est en feu,
Achevant ton œuvre féconde
Sous le regard de Dieu.*

*Dans ta corolle s'élabore
Le suc puissant du grain ;
Le soleil l'achève et le dore,
Nous en ferons du pain !*

*O fleur laborieuse et chaste,
Salut, o fleur du blé !
Toi qui t'épanouis sans faste
Dans l'épi barbelé.*

CH. REYNAUD.



MIRAGE D'OR

I



OÙ, papa ! on peut se mettre à table ! cria une voix triomphante de garçonnet affamé, à l'instant même où M. Genest, sa serviette de maroquin sous le bras, posait le pied sur la première marche du perron du haut duquel on semblait le guetter si impatiemment.

Et trois autres voix de garçons, dont deux douées d'une vigueur déjà toute virile répétèrent en écho :

— Voilà papa ! vivat ! A table ! à table ! Allons, les filles, laissez-là vos chiffons.

Il se fit un grand remue-ménage de chaises, un bruit de fourchettes s'escrimant d'avance au bord des assiettes vides dans leur hâte de fonctionner pour le vrai motif ; puis les quatre timbres mâles reprirent sur l'air des *Lampions*, avec des dissonnances qui n'avaient rien de chromatique :

— Fé-li-cie ! Le fri-cot ! le fri-cot ! Fé-li-cie !

M. Genest accrocha son chapeau au portemanteau de l'antichambre, jeta sa serviette sur une tablette voisine et ouvrit la porte de la salle à manger, derrière laquelle se menait tout ce bruit joyeux.

A ce moment, une voix de femme, douce et voilée, tentait une faible intervention :

— Mes chers enfants, un peu de silence... Votre père doit être fatigué... Je vous en prie !

Mais M. Genest, tout de suite, protesta du geste :

— Non, non ! Qu'ils se réjouissent, parbleu ! qu'ils soient gais ! déclara-t-il d'un ton nerveux s'accordant mal avec ses paroles ; c'est fort bien, car je réserve pour le dessert une bonne surprise. Ah ! mais ! une fameuse ! et dont je suis enchanté, par ma foi !

Il souligna ces derniers mots d'un petit rire bref, en laissant tomber sa personne haute et large sur une chaise qu'il enleva ensuite brusquement des quatre pieds pour la rapprocher de la table.

M^{me} Genest, assise en face de lui, entre ses deux fils aînés, le regardait avec une stupeur inquiète.

C'était une femme frêle et pâle, avec de jolis yeux d'une nuance passée, un teint qui gardait les traces d'une extrême fraîcheur, malgré les quarante ans bien sonnés, et des cheveux blonds où se perdaient de nombreux fils blancs, frisant encore sur les tempes, comme à l'époque lointaine où tout le monde vantait l'admirable chevelure de Lucie d'Armenould... ; une de ces figures de femmes qui conservent jusqu'à la fin, par la douceur et la timidité de l'expression, on ne sait quoi de jeune, en dépit des années, des coups de vent du sort, et des rides creusées par les soucis multiples.

Elle ne posa pas de questions, mais ses yeux pâles, noyés d'appréhension, restèrent fixés sur son mari. Et, autour de la grande table, six paires d'yeux bleus ou noirs, brillants de jeunesse, rieurs ou pensifs, se fixaient également sur le père, emplis d'une interrogation muette.

M. Genest, sans s'expliquer, mais semblant savourer *son effet*, tandis que sa physionomie exprimait une satisfaction mêlée de colère contenue, saisit le couteau à découper et l'enfonça dans les flancs du gros morceau de bœuf, entouré d'une épaisse couronne de légumes, que Félicie venait de poser devant lui.

Il coupait de larges tranches d'un mouvement sec du poignet, et répétait de la même voix nerveuse :

— Une surprise... oui ! une surprise que j'aurai un plaisir à vous communiquer... Oh ! mais, un plaisir !

Denise et Jacqueline, deux grandes jeunes filles de dix-neuf et vingt-deux ans, se jetèrent un regard par dessus la tête de leur père.

Jacqueline, la plus jeune, fit une grimace significative qui rabattit les deux coins de sa bouche spirituelle, et donna à ses yeux bleus, étincelants de gaieté, une expression drôlement éplorée. Le visage de Denise exprimait, au contraire, une inquiétude réelle ; un pli se creusa sur son front lisse, entre ses deux yeux d'un brun doux, semblables à ceux de sa mère, et, presque tout de

suite, son regard se reporta sur celle-ci, sérieux et attristé.

M. Genest fit sauter dans son assiette une large portion et poussa le plat, à travers la table, vers sa femme :

— Sers les enfants ; moi, je mange... Il y a des satisfactions qui creusent.

Et comme la mère, oublieuse des bouches affamées qui l'entouraient, demeurait hésitante, cherchant d'une main distraite une cuiller, sans voir celle qui était posée devant elle, Jacqueline lança, entre haut et bas :

— Mange donc, toi aussi, maman, mangeons vite ! de peur des satisfactions qui coupent l'appétit !

Son père la regarda de travers, comme prêt à se fâcher ; puis, haussant les épaules, il murmura :

— Pas de tête ! Comment ai-je pu avoir une fille avec si peu de tête !

Pas de tête ! c'était le surnom donné dans la famille à Jacqueline, tandis qu'au dehors, parmi ses amies et ses intimes, on l'appelait volontiers M^{lle} « Genêt d'or ». Il y a des gens qui semblent ainsi voués aux pseudonymes. Le premier était justifié pour Jacqueline par ses réparties à tort et à travers, les boutades qu'elle lançait sans prendre le temps de la réflexion, et qui jaillissaient de son cerveau comme des bulles d'air crevant au-dessus d'un liquide en forte ébullition.

— Comment ai-je pu dire cela, s'écriait-elle parfois. Vraiment, j'en suis désolée !... Mais c'est plus fort que moi... Il y a des moments où ma langue parle toute seule !

Et l'on répétait autour d'elle : « Pas de tête ! Pas de tête ! »

Le surnom manquait cependant d'exactitude, car ces réflexions, si intempestives qu'elles parussent, étaient presque toujours frappantes de justesse et de vérité, et, sans qu'on y prît garde, éclairaient choses, gens ou situations, comme d'un impitoyable jet de lumière électrique qui se rit des ombres.

Mais, dans les familles, on vit les uns à côté des autres, songeant peu à s'étudier, et les jugements sont sans réplique, bien que sujet à caution. Depuis la grave Denise jusqu'à Roger, dont les huit ans en culotte courte et les mollets nus s'ébattaient effrontément, dirigeant plus souvent vers le ciel les talons de ses bottines que sa joyeuse figure ronde, tout le monde répétait ainsi que le père :

— Pas de tête ! pas de tête ! cette Jacqueline !

« M^{lle} Genêt d'or ». Cela s'expliquait de soi-même : Jacqueline avait hérité des beaux cheveux de sa mère ; seulement, ils étaient, chez elle, d'un ton plus chaud, plus vraiment d'or que ne l'avaient jamais semblé ceux de la pâle épouse du professeur de mathématiques spéciales à l'Institut Frenmental, Bernardin Genest, ancien capitaine du génie, démissionnaire.

II

Vingt-trois ans plus tôt, lorsque la jolie Lucie d'Armenould était sortie de la cathédrale de Reims, fraîche comme une rose au bras de Bernardin Genest triomphant dans son rôle de marié, les avis au sujet de cette union s'étaient montrés fort partagés dans la ville et dans la famille de la nouvelle épouse.

Mariage d'inclination, coup de tête de jeune fille romanesque qui, sous prétexte qu'elle était orpheline et richement dotée, s'était cru le droit de choisir suivant son cœur... ou son imagination... un mari sans fortune et sans nom, n'ayant pour lui que sa jolie figure, beaucoup de gaieté, et l'art de bien porter l'uniforme ; de plus, malgré d'heureuses facultés, officier sans grand avenir, comme tant d'autres, grâce à l'encombrement des cadres (grâce aussi, ajoutaient les mieux informés, à une certaine intransigeance de caractère qui ne lui permettait pas, le cas échéant, de dissimuler son antipathie pour un supérieur, ou de ne pas critiquer hautement les règlements militaires). Ceci, c'était plus particulièrement l'avis des parents de Lucie de d'Armenould, et surtout des mères de familles qui auraient eu à lui offrir quelque délicieux cousin de vingt-cinq ans, à moustaches brunes ou blondes, doué de toutes les qualités, au dire de sa maman, et mûr pour faire le bonheur d'une jolie héritière.

En ville, on s'était montré, en général, moins sévère ; on les avait déclarés très vite un couple charmant que le bonheur ne pouvait manquer de suivre durant le cours des années. Bernardin Genest, malgré ses trente-deux ans, était bien un peu cerveau brûlé et mauvaise tête à ses heures, disaient ses camarades ; mais, supportant déjà avec assez d'impatience le joug de la discipline militaire, il fallait qu'il fût fort épris pour y ajouter encore celui du mariage ; et puis, il était si bon garçon au fond ! si cordial, brillant cavalier, agréable causeur... De plus, s'il n'avait pas de fortune, il possédait tant de ressources en lui-même ! Aucune carrière ne l'aurait embarrassé... du moins, c'était lui qui le disait. Comment s'étonner, après cela, qu'il eût été distingué par la ravissante M^{lle} d'Armenould.

Bien peu de gens surent démêler la vérité et découvrir que le mariage de M^{lle} d'Armenould, comme la plupart des mariages, était tout bonnement le résultat fort préparé et très peu romanesque d'adroites combinaisons et d'heureux rapprochements, flattant les convenances de deux familles ; combinaisons au cours desquelles on avait fort peu consulté le cœur de la jeune fille, et basé son bonheur futur sur des données au moins fantaisistes. Tout le monde, du reste, s'accordait à dire que la douceur angélique de Lucie trouvait

son complément dans la vivacité et l'imagination brillante de son fiancé.

Mlle Lucie d'Armenould, orpheline depuis l'âge de quinze ans, vivait chez son tuteur; le meilleur homme du monde, ce tuteur, mais affligé de trois filles à marier avec l'appoint de faibles dots, aussi la nécessité de caser au plus tôt une riche et jolie pupille qui détournait sur elle les regards et les aspirations, ne pouvait manquer de s'imposer à lui d'urgence.

Fort à propos s'était présenté M. Bernardin Genest, capitaine du génie, âgé de trente ans. Jusque-là, il avait fait pas mal de folies rentrant dans la catégorie des folies dites innocentes, et mangé, sans s'expliquer comment, les trois quarts du modeste héritage de son père, au grand désespoir de sa pauvre mère, qui ne voyait le moyen de sauver le dernier quart que dans un mariage... avec une femme riche, si possible; Bernardin, lui, avait tant de qualités et de séductions à offrir en compensation!

Et par le confesseur de cette mère dévouée, en passant par l'oncle du beau-frère de celui-ci, qui en toucha un mot à son notaire dont un collègue et ami intime habitait Reims et avait, par sa femme, des relations dans la société militaire, la chose se fit le plus naturellement du monde.

Lucie avait dansé plusieurs fois avec Bernardin, il ne lui déplaisait nullement, elle aurait même avoué, au besoin, qu'en comparaison des deux ou trois partis pour lesquels on l'avait déjà *chauffée* depuis ses dix-huit ans, le jeune capitaine lui semblait très séduisant. Ils se connaissaient donc amplement. Les fiançailles durèrent trois semaines, et les heureux époux s'envolèrent pour leur voyage de noce.

La première année de leur union ne fut assombrie que par de légers nuages; mais, dès la seconde, ces nuages se multiplièrent et devinrent bientôt menaçants. D'abord, deux ou trois malentendus plus ou moins sérieux entre le capitaine Genest et ses chefs, celui-là se disant lésé ou offensé par ceux-ci; puis les froideurs mal dissimulées de quelques membres de la famille d'Armenould, particulièrement antichés d'aristocratie, et qui se piquaient de trouver Bernardin Genest d'une fréquentation trop roturière.

Le jeune capitaine aimait à répéter, non sans raison: « Je ne suis pas endurant, moi! » Il eut vite fait de rompre avec ces parents trop difficiles. C'était son droit, et personne n'eût pu l'en blâmer s'il n'avait accompli cette rupture avec un éclat au moins superflu, jetant à tous les vents ses justes récriminations, se laissant aller sans mesure, comme dans chaque circonstance, à l'emportement naturel à son caractère. En résumé, il fit si bien qu'ayant le bon droit de son côté, il y mit tous les torts, et indisposa contre lui toute la famille de sa femme, voire même ceux qui s'é-

taient montrés jusqu'alors les mieux disposés à son égard.

— Je n'ai que faire de tous ces gens-là, ces beaux seigneurs, ces pie-grièches et ces duègnes qui prétendent descendre des Croisades... et je ne me gênerai pas pour le leur faire voir! déclarait-il hautement, entassant, malgré ce prétendu dédain, un levain de rancune que ni le temps ni les événements ne devaient amoindrir, contre les beaux seigneurs, les pie-grièches et les duègnes bien ou mal jugés.

Il ne prenait pas garde à l'isolement désastreux auquel il condamnait, par là même, sa femme dans le présent, et, dans l'avenir, ses enfants.

— Que nous importe! je te suffis, prononçait-il sur un ton qui ne laissait pas place à la plus légère objection, après chaque nouveau témoignage d'indifférence ou d'oubli venant attrister la jeune femme. — Quand un homme mérite ce titre, sa femme n'a pas besoin d'autre famille ni d'autre appui que lui.

Pour les enfants, il y songeait encore bien moins; et, cependant, il eut été naturel d'y penser, car Denise avait fait son apparition après dix-huit mois de mariage, puis, l'année suivante, le premier fils et, un peu plus tard, Jacqueline.

Le premier fils! Sa naissance fut un triomphe, le capitaine exultait!

Tandis que la jeune mère, toute heureuse, mais affaiblie par les épreuves de la maternité, souriait pensivement et courbait un peu, déjà, ses frêles épaules, comme en prévision du fardeau trop lourd que lui réservaient les années, Bernardin fredonnait avec de grands gestes dramatiques:

L'avenir, l'avenir est à moi!

Sur l'heure, il rédigea et adressa à tous les membres de la famille d'Armenould, laissés dans un oubli offensant depuis près de deux ans, un faire part ainsi formulé:

« Le capitaine Genest et M^{me} Genest, née d'Armenould, ont la très grande joie de vous faire part de la naissance d'un fils: Genêt Genest, ainsi que ses parrain et marraine: M. Octave Genest, son oncle, et M^{me} V^{ve} Genest, sa grand-mère. »

Il montra le carton à sa femme, avec l'un de ses rires qui lui étaient particuliers et qu'on eût pu qualifier de tranchants, à tel point était évidente leur prétention de laisser l'interlocuteur sans réplique. Depuis longtemps, la blonde Lucie avait pris l'habitude de baisser la tête en silence devant ce rire-là.

— Ils verront ainsi, lui expliqua son mari, qu'une d'Armenould a su se passer de leur autorisation pour mettre au monde un Genest, Genest tout court, uniquement Genest! témoignant bien,

dès le jour de son arrivée en ce monde, qu'il entend laisser les d'Armenould dans la coulisse.

La naissance beaucoup moins triomphale de Jacqueline fut le point de départ des véritables soucis pour le jeune ménage.

Jusque-là, le tuteur de M^{me} Genest, homme fort entendu et très consciencieux, avait continué, comme avant son mariage, à gérer la fortune de sa pupille, presque totalement en biens-fonds. Mais certaines difficultés s'étant présentées : fermages laborieux à renouveler, diminution de revenu pour certaines terres par suite de crises agricoles, litiges avec des fermiers peu scrupuleux, Bernardin se montra si intolérant, si opiniâtre dans l'appréciation de choses qui ne lui étaient pas familières, si imprudemment et naïvement blessant, en un mot, dans toute sa manière d'agir, que M. Edgard d'Armenould, le tuteur, lui remit, un beau jour, comptes et baux entre les mains. Malgré les protestations de la pauvre Lucie éplorée, il ne voulut pas revenir sur cette décision, répétant qu'à son avis un mari à tel point ombrageux et si persuadé de sa compétence supérieure en toutes choses ne devait pas admettre que sa femme demeurât sous la tutelle d'un tiers pour quoi que ce fût.

L'indignation de Bernardin Genest éclata avec violence. Les larmes de sa femme le touchèrent peu, il s'en montra même froissé et déclara que *ce monsieur* lui serait désormais moins que rien, un étranger !

Quant à témoigner le moindre embarras ou la plus légère préoccupation à l'idée des charges et des responsabilités qui lui tombaient subitement sur les épaules, après lui avoir été si longtemps épargnées, cela n'était pas dans sa nature. Ses camarades connaissaient bien sa phrase favorite : « Moi, j'ai des cordes à mon arc pour tous les gibiers. »

Un matin, peu après la rupture avec M. Edgard d'Armenould, il vint s'asseoir, d'un air mystérieux et enchanté, auprès de sa femme que tourmentait la dentition de leur fils et la croissance exagérée de Denise :

— Trêve de soucis, mon amie !... J'ai à t'annoncer que le capitaine Genest a cessé d'exister, sa démission est au ministère, reste un bon gros fermier dont tu voudras bien être la fermière. Et le monde va contempler, une fois de plus, ce que peut un soldat-laboureur !

Le monde avait les yeux ailleurs ; il y perdait, car, grâce à ses dispositions généralement peu charitables, le spectacle lui eût donné matière à s'égayer.

Le soldat-laboureur ne manquait ni de bonne volonté ni d'énergie, mais le moment n'était pas propice pour les essais d'un débutant. Il entassa école sur école, chacune grévant lourdement son budget. Le capital même finit par se trouver en-

tamé ; mais Bernardin Genest affectait de ne pas s'en tourmenter.

— Toute personne s'occupant sérieusement d'agriculture, expliquait-il, sait bien qu'il faut se résigner à des sacrifices souvent répétés dont l'avenir vous paye au centuple.

Mais l'avenir, à mesure qu'il devenait le présent avec les années écoulées, bien loin de se faire pour lui débiteur généreux, se montrait créancier de plus en plus impitoyable.

Pendant ce temps, les petites têtes blondes ou brunes se multipliaient au foyer de famille. Très tôt après Jacqueline, Gustave venait y réclamer sa place, puis Suzanne, enfin Albert, Roger et Adrien se suivant de deux en deux ans.

Ce foyer, si bien entouré, avait été installé, à la suite de la démission du capitaine Genest, dans la petite maison au perron enguirlandé de roses et de lierre, où le repas s'était annoncé aujourd'hui de façon si bruyante. Elle s'élevait à l'entrée d'un jardin planté agréablement de bosquets qui en masquaient l'exiguïté, aux portes de Villebon-sur-Marne.

De là, M. Genest prétendait exercer facilement la surveillance nécessaire sur les propriétés de sa femme, situées dans le voisinage.

Le zèle, certes, ne lui faisait pas défaut. Chaque matin, dès l'aurore, il partait seul ou accompagné de son domestique, dans la voiture légère traînée par un cheval fringant qui le promenait durant l'entière journée d'une ferme à un moulin, d'un clos à une prairie.

Le soir le ramenait avec un appétit qu'il qualifiait d'appétit de *bêcheux* et dont il s'enorgueillissait. Le lendemain le voyait de nouveau arpenter les guérets.

Pour sa femme, le labeur n'était pas moins absorbant ; les soins et l'amour de ses enfants remplissaient ses heures, car c'était une âme passionnément maternelle. Cette existence n'eût pas manqué d'un certain charme paisible si les inquiétudes les plus justifiées n'avaient cessé de miner sourdement la mère dévouée, en voyant grandir et s'agiter autour d'elle ces petits êtres qu'elle avait amenés à la vie et qui, dans leur insouciance candide et confiante, semblaient ne pouvoir douter que cette vie, don offert par elle, leur réservât autre chose que du bonheur.

Pour les aînés, l'illusion ne fut pas de bien longue durée.

Denise venait d'atteindre ses quatorze ans, les essais agricoles de Bernardin Genest avait duré environ dix ans, lorsque force lui fut de reconnaître qu'il lui était impossible de continuer plus longtemps. La nécessité de changer l'arme de bras, suivant son expression, s'imposait dans le plus bref délai.

Un beau jour, sans autre préambule, il déclara à sa femme sa résolution de vendre les terres et de réaliser leur fortune. Par des placements bien

choisis on pouvait rétablir avantageusement la situation qui semblait si gravement compromise; c'était le seul moyen de s'arracher au guignon qui le poursuivait. Et, du reste, vu l'état lamentable de toutes les affaires, les terres rapportant tout au plus 2 o/o, il fallait être fou ou posséder une fortune princière pour se résigner ainsi à perdre les trois quarts de ses revenus, pour le seul agrément de se dire propriétaire.

Comme conclusion à ce discours, il présenta à sa femme une plume et une liasse de papiers, afin qu'elle y apposât sa signature indispensable pour la vente, les terres lui appartenant en bien propre.

La pauvre Lucie demeura une minute hésitante, retournant les feuilles de papier d'un air soucieux dont son mari resta stupéfait.

— Est-ce vraiment ce que nous avons de mieux à faire ? questionna-t-elle timidement.

M. Genest en leva les bras au ciel :

— Comment ! ma chère amie, tu ne t'en rapportes pas à moi pour le savoir ?

Il n'en revenait pas, son ton attestait à quel point il était scandalisé !

Elle signa, tandis qu'il examinait chaque paragraphe avec un léger haussement d'épaule et un plissement de lèvres dédaigneux. La loi était-elle encore assez en quenouille pour exiger de telles formalités de la part d'un mari vis-à-vis de sa femme !

Pendant les dix ans écoulés, M^{me} Genest, malgré sa vie retirée, s'était fait, grâce à son grand charme de distinction, de douceur et de bonté, un certain nombre de relations à Villebon, des relations de province vraiment cordiales et désintéressées.

En province, plus encore qu'à Paris, on aime à s'immiscer dans la vie intime du prochain, on en cause à tort et à travers, on le juge plus ou moins charitablement; mais, en revanche, on lui tend volontiers la main, les amitiés sont plus sincères, la bonne volonté réciproque plus vraie; vivant rapprochés, on s'attendrit sur les malheurs les uns des autres dont on se sent touché presque personnellement, d'une façon qui n'existe pas dans les relations des grandes villes.

Une des meilleures amies de M^{me} Genest était M^{me} Fromental, la femme du directeur d'une grande institution libre, dont la réputation était acquise depuis plusieurs générations et à laquelle les meilleures familles du département confiaient l'éducation de leurs fils. Chaque année, l'Institut Fromental pouvait afficher une liste respectable de candidats admis aux différentes écoles du gouvernement, et M. et M^{me} Fromental comptaient parmi les gens les mieux posés de Villebon-sur-Marne.

M^{me} Fromental était une femme d'un âge déjà sérieux, de grande taille et très belle sous ses cheveux blancs; son visage, aux traits un peu

virils, exprimait la bonté jointe à une grande décision de caractère.

Elle avait élevé avec succès tout un régiment de garçons qui débutaient alors brillamment dans différentes carrières.

Les mauvaises langues l'accusaient de tyranniser son mari et de diriger plus que lui l'Institut Fromental. La chose n'était point exacte. M. Fromental, petit homme sec, généralement silencieux, d'une extrême froideur dans le monde et doué d'un extérieur compassé qui le faisait prendre pour un magistrat, rentrait dans la catégorie des hommes qui n'abdiquent pas facilement leur autorité; fort intelligent, s'il subissait l'influence de sa femme, c'est qu'il savait l'apprécier et y trouvait son avantage.

La vente des propriétés de M^{me} Genest ne s'effectua pas sans difficultés. Bernardin, réduit aux abois dans les dernières années de son exploitation, avait grevé d'hypothèques plusieurs des fermes, ce qui n'en rendait la défaite ni facile ni fructueuse.

Les angoisses de Lucie étaient profondes; elle ne put les dissimuler à M^{me} Fromental qui la visitait souvent, s'étant prise d'une grande sympathie pour la jeune femme, et lui témoignait en toute occasion un intérêt presque maternel. Aussi n'eut-elle pas de peine à lui arracher la confiance complète de la crise si grave qui la torturait d'inquiétude.

M^{me} Fromental partagea cette inquiétude, et lui reprocha d'avoir donné si facilement à son mari l'autorisation de vendre des propriétés qui constituaient à peu près tout l'avoir de ses enfants. La décision à son avis valait la peine d'être mûrie davantage.

Lucie avoua que, ne connaissant rien aux affaires, elle était incapable de les juger et ne pouvait faire autrement que de s'en rapporter à son mari.

M^{me} Fromental soupira. Alors, elle parla à Lucie de ses parents : la famille d'Armenould était bien connue dans le pays quoiqu'elle l'eût quitté depuis assez longtemps. M^{me} Fromental, supputant leur grande fortune, suggérait que par quelques avances, qu'il lui semblait fort naturel de leur demander, vu la gravité de la situation, ils pourraient sauver leur nièce et ses enfants du désastre en perspective.

Nouvelle confiance de Lucie, non moins pénible que la première. M^{me} Fromental, consternée, hochait la tête :

— Vous n'avez donc pas songé à vos enfants en vous laissant systématiquement isoler ainsi ! Il faut tâcher de réparer le mal, le moment est peut-être propice. Écrivez-leur... La marraine de Denise en particulier, M^{me} Robert d'Armenould, et son mari pourraient se montrer touchés et consentir à un rapprochement.

— Je ne puis leur écrire sans avoir consulté mon mari... observa Lucie angoissée; revenir sur

le passé est bien difficile et lui coûtera beaucoup !...

— Consultez-le, mais soyez ferme.

« Soyez ferme !... » Pauvre Lucie ! Depuis longtemps son esprit s'était accoutumé à considérer la fermeté plutôt comme un acte répréhensible que comme une vertu à l'égard d'un mari autoritaire. Toute la provision qu'elle en avait faite ou cru faire avant d'aborder l'entretien redouté, fut balayée ainsi qu'une troupe d'oiseaux effarouchés devant un souffle d'ouragan, par le bruyant éclat d'indignation et de fureur qu'il provoqua chez Bernardin Genest.

Denise et Jacqueline n'avaient pas besoin d'effort de mémoire pour en retrouver, vibrants comme au premier jour, les échos qui jadis, à travers les portes fermées, avaient fait tressaillir douloureusement leur âme d'enfant stupéfaite et alarmée.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi papa est-il si en colère ? Pourquoi maman sanglote-t-elle ainsi ?

Denise, nature craintive et un peu mystique, s'était mise en prières dans un coin de la chambre, tenant sa petite tête à deux mains et essayant de se boucher les oreilles.

Jacqueline, moins impressionnable, plus vive et curieuse, écoutait la tête penchée, les yeux écarquillés et, de temps en temps, elle revenait vers sa sœur, la secourait par le bras :

— Denise, écoute, ce n'est pas contre maman que papa est si fâché, c'est contre mon oncle Robert d'Armenould et la tante Valentine, ta marraine. Ne pleure donc pas ! Qu'est-ce que cela te fait ? Nous ne les connaissons seulement pas !

Complétant le trio inquiet, Genêt, leur frère, se promenait à travers la pièce. C'était, alors, un superbe gamin de douze à treize ans, respirant la force et la santé, intelligent et impérieux, le favori de son père qui l'avait gâté plus encore que ses autres enfants avec lesquels il s'était montré pourtant d'une grande faiblesse.

Genêt allait et venait impatiemment, faisant rouler dans ses poches les billes qui les remplissaient. Il frappait du pied, de temps à autre, après avoir prêté l'oreille aux lambeaux de phrases que la voix retentissante de leur père envoyait jusqu'à eux.

— Papa dit qu'il aimerait mieux vendre sa dernière chemise que d'emprunter vingt sous à l'oncle Robert d'Armenould !

— Et nos chemises ? Est-ce qu'il les vendrait aussi ? demanda Jacqueline, cette idée semblant ouvrir un vaste champ à ses réflexions intimes.

— Ce que j'y vois de plus clair, murmura Genêt, c'est que le cheval que papa m'avait promis l'année dernière, et qui cette année n'était déjà plus qu'un âne, je ne suis pas près de voir le plus petit bout de sa queue !

Les faibles instances de M^{me} Genest ne purent vaincre la résistance de son mari. Aucune tentative ne fut faite du côté des d'Armenould et les

choses suivirent leur cours. La vente des terres continua de s'effectuer avec lenteur et difficulté, amenant chaque jour de nouvelles déceptions ou quelque découverte désastreuse.

Aussi, cette première scène : vociférations du père, pleurs de la mère, fut-elle suivie de bien d'autres semblables que les enfants surprirent à travers les cloisons trop minces de la petite maison.

Du reste, M^{me} Genest avait traité de bonne heure sa fille aînée en petite femme, instinctivement elle en faisait sa confidente et sa consolatrice. Denise semblait si bien comprendre toutes ses angoisses, elle trouvait des mots si doux et si touchants pour lui dire à quel point elle partageait ses peines et ses inquiétudes.

La pauvre enfant ne comprenait que trop bien, en effet. A quinze ans, le poids de la vie alourdissait déjà son front sans rides, et son regard doux et mélancolique n'avait dans les plus joyeux moments que des sourires tout pleins de réticences où se sentaient d'une façon précoce la tristesse du passé et le souci des jours à venir.

Enfin, lorsque le dernier morceau de champ eût trouvé acquéreur, quand tout fut « réalisé », mot terrible qui exprime bien quelles dernières et trop nombreuses illusions il se chargea plus souvent de dissiper, la famille Genest se trouva en face d'un revenu si restreint, si maigre, qu'à grand-peine pouvait-il suffire, le loyer de la maison payé, à procurer la nourriture et le vêtement à tous ses membres.

Pour la première fois de sa vie Bernardin Genest eut une grande crise d'abattement. Il pleura sur l'épaule de sa femme, qui, peu préparée à ce rôle de protection, ne trouvait pas de paroles, seulement d'autres larmes, il embrassa éperduement ses enfants ahuris et consternés et maudit le sort, prenant le Ciel à témoin de tout ce qu'il avait fait pour le conjurer.

M^{me} Fromental avait eu vent de l'affaire ; elle arriva au milieu de la stupeur générale et sut trouver, avec beaucoup de délicatesse, la note énergique et relevante qui faisait défaut.

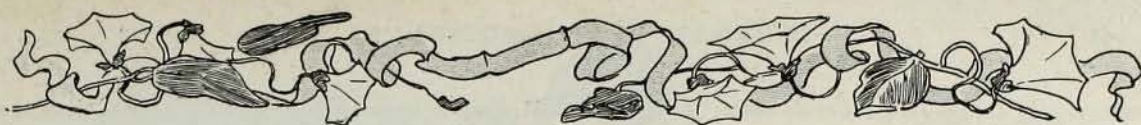
— De pareilles catastrophes sont très pénibles, mes amis, cependant il ne faut pas se laisser abattre. Vous avez des fils qui sauront comprendre, espérons-le, la nécessité du travail et pourront avec du courage et de la volonté faire leur chemin... La lutte pour la vie est chaque jour plus difficile, mais celui-là n'est pas digne d'être homme qui ne sait pas lutter. Quant à vos filles...

L'excellente femme, qui n'avait jamais eu de fille, s'arrêta, soucieuse :

— Faites-en des femmes sensées, capables, bonnes ménagères et bonnes chrétiennes et... comptez sur Dieu qui mesure le vent aux brebis tondues...

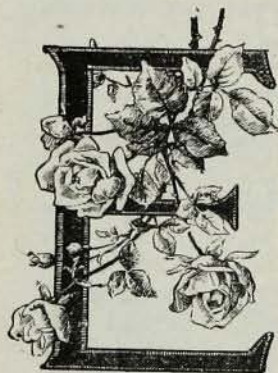
A. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)



❖ Revue Musicale ❖

Opéra-Comique : La partition de *Cendrillon*. — Joseph.
— A Reims : *Le Baptême de Clovis*. — Un bel *Ave Maria* au profit des « Orphelins d'Auteuil ».



ENFIN, nous l'avons vue, entendue et admirée cette merveilleuse *Cendrillon*, et nous avons de suite compris l'immense succès propagé comme une traînée de poudre par toutes les feuilles grandes et petites, qui ont bon gré, mal gré, célébré son triomphe.

L'accueil fait à *Cendrillon*, par le public, démontre victorieusement que l'œuvre de MM. Massenet et H. Caïn est le dernier mot de la variété, du charme, de la virtuosité dans la science et dans l'art d'écrire. M. Massenet joue de son orchestre avec l'aisance d'un magicien qui ne connaît pas de limites à sa fantaisie, à son génie inventif. A côté du rire, son inspiration sait placer la grâce irrésistible de la tendresse la plus délicate, puis, en quelques mesures, il se transforme et prodigue des trésors de légèreté et de verve étourdissantes où l'on marche de surprise en surprise.

Notre cadre restreint ne nous permet pas de suivre le brillant compositeur dans toutes les conceptions admirables de son instrumentation absolument féerique pour l'oreille, comme l'est pour les yeux l'art raffiné de la mise en scène et de la décoration, des jeux de lumière, du miroitement des couleurs, du dessin des costumes qui, chaque soir, soulèvent des cris d'admiration.

Notre ambition a surtout pour but de désigner à nos lectrices les pages qui, parfaitement à leur portée, leur permettront de goûter, seules ou avec leurs amies musiciennes, la finesse et la grâce, la gaieté ou le sentiment dans la plus surprenante variété.

Au premier acte, au cours d'un ensemble rempli d'éclats de rire, le trio entre M^{me} de la Haltière et ses deux filles : *Faites-vous très belles ce soir*, est d'une verve comique incomparable. A la reprise du chœur, Pandolfe provoque une indicible émotion dans sa touchante page : *Ma Lucette*, où il souffre de laisser sa chère enfant dans l'isolement. Cet acte, vraiment admirable, se termine par les thèmes de *Cendrillon* qui paraît : *Ah ! que*

mes sœurs sont heureuses, puis : *Reste au foyer, petit grillon*, et enfin : *Comme la nuit est sombre...* empreints d'une pénétrante mélancolie, ainsi que le délicieux fragment symphonique du *Sommeil* qui précède l'entrée de la fée. Dans un air caractéristique, celle-ci évoque et appelle tous les lutins et les bienfaisants esprits de sa cour. La virtuosité de cet air, le merveilleux orchestre de M. Massenet, le second motif de la fée : *Pour en faire un tissu...* ordonnant aux lutins de transformer *Cendrillon* en princesse, tout cela est idéal et ravissant et ne peut se décrire, car c'est par millier que les jolis détails fourmillent dans l'ensemble final de ce premier acte où la verve du compositeur est elle-même féerique.

Au deuxième, on est chez le roi, où il faut signaler la poétique scène d'introduction, accompagnée de flûtes et de harpes, la phrase intime du Prince Charmant : *Cœur sans amour*, l'entrée du roi, tout cela au milieu d'un ensemble, d'une adresse et d'un brio déconcertants.

N'oublions pas le ballet : du Massenet le plus exquis, dépassant, en charme et en virtuosité, tout ce que l'imagination peut rêver ! Puis, l'arrivée de M^{me} de la Haltière avec Pandolfe et ses filles donne lieu à une scène d'un comique inénarrable au milieu de laquelle l'entrée de *Cendrillon* cause une admiration générale. L'extase du Prince Charmant se manifeste dans son exquis duo avec *Cendrillon*, pages tendres, naïves et émues que l'orchestre souligne à ravir.

Au troisième acte, c'est le retour de *Cendrillon* au foyer paternel, après mille terreurs qu'elle raconte dans un air mélangé de récits ! *A l'heure dite, je fuyais !...* et qui ne peut manquer de plaire, comme le duo, par son caractère scénique. Après, suit le retour de la famille en grande discussion sur les événements du bal, scène désopilante où la mégère chante un air de la plus franche bouffonnerie : *Quand on a plus de vingt quartiers !* Vient ensuite un duo plein de tendresse entre Pandolfe et sa fille chérie, tout d'émotion attendrie. Et quelle page exquise de sentiment que les adieux de *Cendrillon* : *Seule, je partirai, mon père !*

Nous avons décrit les merveilles du tableau du Chêne des Fées : ajoutons que la musique en dépasse encore la magie, et que l'orchestre est étincelant, aussi bien que la féerie de ses poétiques scènes. Des chœurs invisibles légers comme les

esprits, et la *Danse des gouttes de rosée*, à travers lesquels la Fée jette sa voix en broderies perlées, aériennes, ont la suavité d'un beau rêve. Toute la scène entre la Fée, Cendrillon et le Prince Charmant est indescriptible... Il s'en dégage un délicieux duo entre les deux petits amoureux, d'abord séparés, puis réunis : *A deux genoux...* et qui se termine sur la reprise du chœur des Esprits qui les endorment ! Et on se demande comme Cendrillon : si on a rêvé.

Au quatrième acte, on retrouve Cendrillon sur la terrasse avec son père, ce qui amène une scène touchante et un chœur charmant qui précèdent le duo plein de tendresse : *Printemps revient !* Ce tableau s'achève brillamment par un épisode comique, et le dernier se passe chez le roi, où, en des thèmes émus, Cendrillon et le Prince Charmant se retrouvent heureux, et reconnaissent qu'ils n'avaient pas rêvé !

Le succès extraordinaire de ce magnifique ouvrage dit assez que l'on doit des félicitations à tous les artistes, directeurs et décorateurs qui ont contribué à sa belle mise en œuvre. L'interprétation a été parfaite par M^{lle} Guiraudin (Cendrillon) ; M^{me} Deschamps-Jehin (M^{me} de la Hattière) ; M^{me} Bréjean-Gravière (la Fée) ; M^{lle} Emelen (le Prince Charmant) ; M. Fugère (Pandolfe) ; ensemble excellent, complété par M^{lles} Thiphaine et Marie de Lisle dans les rôles des deux sœurs. Quant à la tâche écrasante du chef d'orchestre, M. Luigini, on ne saurait trop le louer pour sa belle exécution. Mais peut-on oublier M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, pour l'art déployé dans cette mise en scène incomparable !

Ajoutons que l'éditeur, M. H. Heugel, a, dès le premier jour, mis en vente, au *Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne, la partition de *Cendrillon*, qui est aussi une œuvre d'art et de goût exquis, ainsi que tous les morceaux détachés et la partition pour piano de ce magnifique ouvrage.

Le triomphe de *Cendrillon* n'a pas empêché celui de *Joseph*, à l'Opéra-Comique. M. A. Carré a donné le chef-d'œuvre de Méhul dans sa forme primitive, telle que l'auteur l'avait voulu, c'est-à-dire, avec le dialogue parlé d'A. Duval, dont on a respecté les naïvetés. Le même respect dans l'exécution et la mise en scène d'une vérité frappante a permis d'atteindre à la hauteur du style grandiose, de l'éloquence vocale et instrumentale du célèbre maître français. Le public lui a fait un accueil enthousiaste, et après le directeur de l'Opéra-Comique, c'est le chef d'orchestre, M. Messager, qu'il faut féliciter, car il a su nuancer la musique de Méhul d'une façon parfaite, s'initiant à la poésie, à la haute noblesse, au pur génie de son inspiration.

M. Maréchal a chanté avec sentiment le bel air de *Joseph*, page d'un style incomparable et la romance pastorale ; M. Lubert a été très dramatique, très émotionnant, dans le rôle de Siméon ; quant

à M. Bouvet dans celui de Jacob, il s'est élevé à l'éloquente grandeur qui distingue cette superbe musique. M^{lle} Mastio a fait un Benjamin plein de grâce et d'ingénuité. Des ensembles admirables, surtout le chœur du second acte, et une mise en scène pleine d'harmonie dans les costumes et les décors, tel que celui qui représente le camp des hébreux sur les bords du Nil, un vrai chef-d'œuvre, peint par M. Jusseaume.

Il nous tardait vraiment de rendre hommage au souverain pontife, le pape Léon XIII, pour la grande preuve de sympathie qu'il vient de donner à la France en écrivant l'ode magnifique du *Baptême de Clovis*.

Malgré les poids des ans, le Saint Père a écrit dans la belle langue d'Horace, en strophes saphiques du plus pur style, un poème en trois parties : « Le Baptême », l'« Épopée » et « Le Réveil ».

M. Théodore Dubois eut l'honneur d'être choisi pour mettre cette belle ode en musique ; il y a pleinement réussi. Les chœurs y tiennent le rôle principal et l'ensemble final renferme une splendide péroraison, qui est à coup sûr la page maîtresse de l'œuvre. Quatre soli pour baryton et pour ténor ont été magistralement interprétés par MM. Noté et Escalais, lors de la belle exécution qui fut dirigée par M. Th. Dubois, sous les voûtes grandioses de la cathédrale de Reims. Sa partition est d'un très beau sentiment religieux et les quatre soli seront accessibles aux voix de contralto et de soprano.

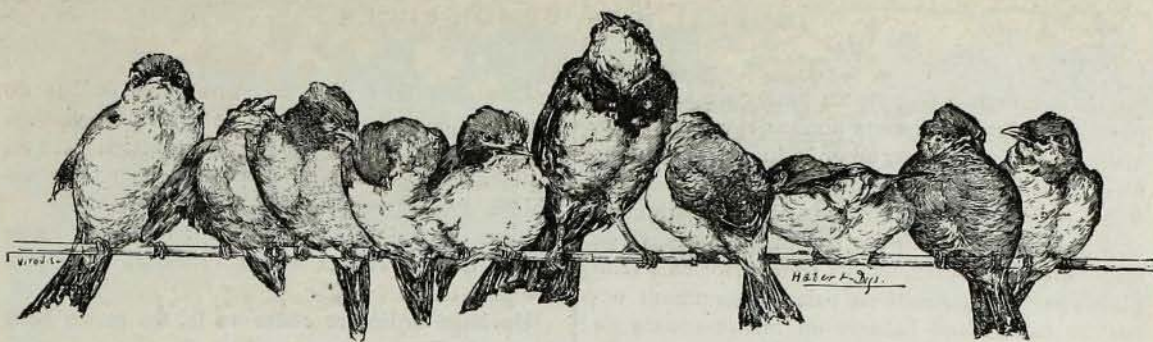
M. H. Heugel a fait aussi, à l'ode de Léon XIII, les honneurs d'une édition de luxe exceptionnel. *Le Baptême de Clovis*, de Théodore Dubois, est un chef-d'œuvre d'élégance sous tous les rapports. C'est à voir au *Ménestrel* ; le prix n'est que de 6 francs. La partition de *Joseph*, même éditeur.

Voici, pour finir, une autre nouveauté doublement attrayante que nous recommandons chaudement à nos charitables lectrices, car elle se vend au profit d'une bonne et belle œuvre.

Cette nouveauté est un *Ave Maria* ravissant, d'un beau sentiment religieux, dont l'auteur, M^{lle} Marie Arnault, a puisé les très suaves inspirations, dans la pensée de secourir les pauvres petits *Orphelins-Apprentis* de l'« Œuvre d'Auteuil », que dirige M. l'abbé Fontaine, successeur de M. l'abbé Roussel. Cette belle page de musique religieuse, très vocalement écrite, est en vente au dépôt de l'« Œuvre d'Auteuil », n° 15, rue Férou, près Saint-Sulpice.

Bien que le prix soit marqué 4 francs, on le réduira jusqu'à 2 francs pour que la charité soit accessible à tous. Quel argent mieux placé que celui que l'on prête à Dieu et à ses déshérités, les petits orphelins ? Et quels revenus pour l'Éternité !

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



ES flon-flons de la fête du 14 juillet ont seuls mis fin aux fêtes mondaines, chères lectrices; jamais les réunions n'avaient si tard duré, et c'était un véritable étonnement pour les Parisiens de voir, le soir, en saison si avancée, des fenêtres brillamment éclairées et de longues files de voitures devant des hôtels en ce mois toujours fermés. Les excursions champêtres en mails commençaient la journée; le soir, on se retrouvait à des bals blancs ou roses, ou à des causeries au son de valses lentes. Chaque réunion devait être la dernière, tout le monde avait ses malles faites; puis, il s'improvisait encore une sauterie, on attendait un

mariage, un examen, que sais-je? tout prétexte était bon pour retarder la dispersion. Maintenant, c'est bien fini, toutes les persiennes sont closes, nous avons dit adieu aux montagnes et aux précipices du Métropolitain, aux bords de la Seine, enfin débarrassée des eaux d'égout — convenons que ce n'est pas trop tôt — nous ne voyons plus la tour Eiffel tout de jaune habillée, sans être pour cela embellie. Savez-vous ce qu'il a fallu de peinture pour remettre à neuf « ce rêve d'un chaudronnier en délire », comme l'a baptisé je ne sais plus qui? Cinquante tonnes, et la première couche seule est mise; soixante ouvriers y ont travaillé deux mois. Au milieu de septembre, on reprendra l'œuvre pour une seconde couche, et, quand ce sera terminé, la tour aura une robe

couleur de soleil, tout comme les princesses des contes de fée. Souhaitons que ce peinturlurage réussisse mieux que celui dont on a doté la Jeanne d'Arc, de Frémiet, place des Pyramides; on regrette généralement sa teinte primitive; le mieux est souvent l'ennemi du bien!

Tout le monde partant, les congrès naturellement abandonnent Paris et, pendant l'été, ils vont être, pour les congressistes, l'occasion de déplacements dont les conditions économiques sont fort avantageuses. C'est ainsi que les *rosiéristes* se sont dernièrement assemblés à Tours. Quel aimable congrès! Tandis qu'ailleurs on faisait ou défaisait des ministères, que des passions irritantes et irritées divisaient les familles, séparaient les amis, troublaient la société entière, des hommes doux et sages discutaient avec sérénité le meilleur mode de greffe et la plus sûre manière de préparer les boutures. Ils se montraient avec orgueil de magnifiques spécimens de leur fleur préférée, et l'œil et l'odorat satisfaits s'étonnaient des haines et des amours dont l'écho franchissait les murs de l'admirable jardin où se tenaient leurs pacifiques assises.

On termine, en ce moment, en Autriche, le « Jardin des Roses », dernière fantaisie de l'impératrice Elizabeth avant sa fin tragique, en septembre dernier. L'idée lui en avait été donnée par l'impératrice Frédéric, lorsqu'il y a dix-huit mois celle-ci vint à Nauheim. Après avoir rendu à Cronberg la visite de son impériale cousine, l'impératrice Elizabeth rêva des balustrades de marbre blanc, des allées spacieuses, des fontaines jaillissantes qui servent de cadre à la plus incomparable collection de roses existant en Europe; vite elle voulut aussi avoir son « Jardin des Roses » et le fit commencer à Lainz. Quand le poignard de Luchesi eut tranché l'existence errante et tourmentée de l'impératrice, l'empereur François-Joseph voulut que l'œuvre fût continuée d'après les plans dessinés par la princesse et que ce jardin restât comme un poétique monument à sa mémoire.

Ni vous, ni moi, n'avons probablement de fastueux « Jardin de Roses », chères amies, mais nous

possédons pour la plupart un petit coin de terre, parc ou jardinet, que nous aimons et que bon gré, mal gré, il faut arranger au goût du jour. Le temps n'est plus des *gloriettes* où nos mères et leurs frères jouaient aux Robinsons, c'est absolument antédiluvien. On a fait des feux de joie des vieux sièges en bois rocailleux, ils sont désormais remplacés par des fauteuils en osier élégamment ornés de mousseline Liberty ou mieux encore de cretonne ou d'étoffes algériennes. La terrasse du château en est garnie; chaises-longues, chaises-berceuses, chaises-abri sont groupées autour de tables de diverses grandeurs, sur lesquelles, dans la journée, on écrit, on lit, on prend le thé et qui supportent, le soir, les lampes et les bougeoirs de jardin. Le salon est déserté, nous voulons vivre au grand air et nous y trouver confortablement. Près du tennis il faut aussi un abri pour les spectateurs et les joueurs au repos, il est garni à l'intérieur de nattes multicolores et à l'extérieur d'une grosse toile goudronnée. Le toit est solidement construit et des draperies habille ment disposées y préservent de la pluie, ou des ardeurs du soleil.

La châtelaine, sur le même modèle, possède un petit coin favori, là-haut, au point du parc où la vue est belle; de là, on plonge sur toute la vallée, l'œil suit le ruisseau qui serpente au milieu des chaumières, ici l'église, là le moulin, partout la verdure. C'est une petite pièce, cet abri, on y voit une table pour écrire aux amis absents, dans les angles des bibliothèques rustiques supportent les livres favoris, la corbeille à ouvrage n'est pas oubliée, quelques jouets pour les petits, quelques sièges pour les visiteurs, en font un petit *home* près du grand. Par exemple, le soir, c'est un vrai déménagement pour entasser les bibelots dans le fond du réduit, fermé ensuite par de grands rideaux de toile cirée; vienne l'orage, tout est en sûreté, nous n'avons à veiller que sur les meubles épars dans le jardin; quand le ciel s'obscurcit, sauve qui peut, toute la maisonnée est requise et nous pensons que les serviteurs regrettent les anciens sièges rustiques qui bravaient les intempéries des saisons. Quand on voit le luxe s'emparer ainsi de tous les détails de la vie, il est permis de se demander comment les fortunes modestes peuvent faire face à tant d'exigences? Le savoir-faire et l'adresse aident à se tirer d'embarras, la matière première de tous ces arrangements champêtres est bon marché et facile à se procurer.

Il n'en est pas ainsi au Klondyke, ce pays de l'or du nord-ouest canadien, dont il est si souvent question depuis quelques années. Voulèz-vous connaître quels sont les prix demandés par les commerçants de la ville de Dawson :

Une chandelle, 6 fr. 25; une paire de bas de laine, de 30 à 50 francs; une livre de viande, 7 fr. 50, chez les bouchers arrangeants. Il faut de mille à deux mille francs pour se procurer un chien.

Le coiffeur du lieu demande 5 fr. 50 pour une coupe de cheveux et de 5 à 12 francs pour une brosse à dents.

Un bain ordinaire coûte 12 fr. 60 et un bain russe 160 francs.

Une bonne, sans grands talents, demande 500 francs par mois.

Le journal se paye 5 francs le numéro, naturellement on se réunit plusieurs pour l'acheter.

La pièce d'or n'existe pas plus que celle d'argent, chacun porte sa fortune dans des sacs et met dans des balances, partout disposées à cet effet, le poids de poudre d'or équivalant à la somme demandée.

Quelle étrange vie doivent avoir là-bas ces pauvres émigrés que nous voyons ici s'entasser dans des wagons et des paquebots, fascinés par le mirage de cet or qu'ils espèrent recueillir à pleines mains et qui s'en va de même, paraît-il.

Dans une autre partie du continent américain il vient de se former une société de courses de chemins de fer.

Voyez-vous la scène, chères lectrices, le turf est une vaste savane avec dix rangées de rails sur une immense piste circulaire, cela se nomme un railway drome. Naturellement il y a des parieurs, ils montent non pas *sur* mais *dans* leur favori; là, gagner d'une demi-tête n'est plus de mise, on gagne d'un demi-tender, mais on ne résiste pas toujours à sa victoire. Il y a très souvent des malheurs. Dernièrement, la locomotive *Gazelle* s'est emballée, et s'est jetée au milieu des tribunes au grand dommage des assistants; pendant ce temps l'*Orénoque* se dérobait et faisait ravage d'un autre côté.

Quant aux courses d'obstacles que décrit l'*Auteuil-Longchamps* du cru, leur récit nous semble tenir de la légende, nous vous l'épargnons, le résultat final est que la gagnante, la locomotive *Ouragan*, avait perdu tant de monde en route, qu'à l'arrivée, on a failli la disqualifier, faute de poids.

En lisant ces choses, chères lectrices, il nous semblait entendre un vol de canards partis de l'autre bord de l'Océan, tant de tués que de blessés il ne nous étonnerait guère qu'il n'y eut personne de mort, n'êtes-vous pas de notre avis?

EDMÉE.